

**ANDREÏ
KOURKOV**

Laitier de nuit



LIANA LEVI



piccolo

Andrei Kourkov

Laitier de nuit

*Traduit du russe
par Paul Lequesne*

Traduit avec le concours du
Centre national du livre

LIANA LEVI  *piccolo*

Dans le ciel d'hiver, la voie lactée se morfondait, privée de l'attention des hommes. Il régnait en cette nuit un silence surprenant, pas un chien n'aboyait, comme si le ciel chargé d'étoiles qui pesait sur la terre les eût tous écrasés de sommeil. Seule Irina ne parvenait pas à dormir, tourmentée par la douleur qui lui tenaillait la poitrine, mais elle ne voulait déranger personne, et n'osait quitter son lit de peur que le grincement ne réveillât Iassia. Elle se leva, comme à l'accoutumée, pile à cinq heures du matin. Fit chauffer de l'eau dans la bouilloire, puis délaya du lait maternisé en poudre « Mon Bébé » dans un bocal d'un litre qu'elle laissa sur le dessus brûlant de l'antique chaudière, installée dans un réduit. Du plafond émanait une douce odeur de linge d'enfant, couches et layettes, qu'elle avait étendu la veille au soir et qui déjà était sec.

Avant de quitter la maison, Irina alla embrasser sa fillette de trois mois qui dormait comme une bienheureuse dans un coin de la chambre, petite certes, mais douillette, juste sous l'icône de saint Nicolas. Puis elle entra chez sa mère, et lui murmura : « J'y vais ! », à quoi celle-ci répondit par un hochement de tête avant de tendre la main vers la table de nuit où était posée une lampe.

Au sortir de la cour de devant, Irina se retourna pour contempler la demeure familiale : un pavillon bien entretenu, tout en brique, sans étage, que son père récemment décédé d'une maladie des reins avait bâti de ses propres

mains. Une vague lumière s'alluma à l'une des quatre fenêtres de la façade. La mère d'Irina, gémissant et marmonnant, cherchait sous le lit métallique ses vieilles pantoufles éculées. Le treillis du sommier grinçait, mais Irina n'entendait ni ne voyait plus rien de tout cela.

Au début, ils s'étaient chauffés au bois, et quand elle était petite, elle adorait observer la fumée blanche s'échappant dans le ciel. Mais quand ils avaient installé la chaudière, son père avait démonté le poêle. Depuis, la maison était plus vaste, mais la cheminée sur le toit était devenue muette. Ainsi, à présent, par cette sombre matinée d'hiver, le léger nuage montant vers le ciel manquait terriblement au tableau.

La neige crissait sous le pied. Irina se hâta de gagner la route pour ne pas rater la première navette en direction de Kiev, dans laquelle tout le monde se connaissait, et dont tout le monde connaissait le chauffeur, Vassia, et savait notamment que sa femme l'avait quitté. Partie pour un voisin, soudeur de son état, qui était baptiste et par conséquent ne buvait pas.

Les phares du véhicule – deux disques d'un jaune chaleureux –, apparurent sur la route au moment même où Irina venait de faire halte. Le minibus freina, sans qu'elle eût même besoin de lever la main.

Il faisait bon à l'intérieur, chacun était silencieux. Piotr Sergueïevitch, qui travaillait comme vigile sur un chantier de Kiev, dormait carrément, la tête penchée sur l'épaule. Les autres passagers somnolaient plus ou moins. Irina adressa un signe de tête à ceux qui levaient sur elle un regard encore plein de sommeil, et opta pour un siège près de la portière. Sa poitrine était toujours douloureuse, mais elle s'efforçait de n'y prêter aucune attention.

Dans une heure, la navette les débarquerait à côté de la station de métro Jitomirskaïa, et elle n'aurait plus qu'à

prendre la première rame en partance pour achever son trajet jusqu'au lieu où elle était attendue et rémunérée.

2

Kiev. Par une nuit d'hiver.

Il est des histoires qui commencent un beau jour et jamais ne s'achèvent. Elles en sont tout bonnement incapables. Parce que leur commencement engendre des dizaines d'autres histoires indépendantes qui ont chacune leur prolongement. C'est comme le choc d'un gravier contre le pare-brise d'une voiture : au point d'impact se dessine une multitude de lézardes, et à chaque ornière rencontrée sur la route, l'une ou l'autre progresse et s'allonge. Ainsi la présente histoire avait-elle commencé une nuit d'hiver pour se poursuivre jusqu'à ce jour. Mais nous n'en connaissons pour le moment que le début. Le temps que vous la lisiez jusqu'à la fin, son dénouement n'en sera plus que le milieu. Il est impossible de suivre les histoires, une vie n'y suffirait pas. Mais au moins sait-on une chose : par quoi tout a commencé. Là, ça se passait à Kiev, une nuit, au coin de la rue Streletskaïa et du boulevard de Iaroslav, juste à deux pas de l'hôtel Radisson, à cet angle même de rue où, aujourd'hui encore, un inconnu abandonne chaque soir son Hummer rose. À dire vrai, tout commença même dans l'étroit passage subsistant entre ledit Hummer, garé en partie sur le trottoir, et le mur du café Au Bon Rillon ouvert depuis assez peu de temps, un an peut-être, tout au plus.

La nuit était fort avancée, et sur le boulevard de Iaroslav, Edouard Ivanovitch Zarvazine, pharmacien et mycologue distingué, s'en revenait des Portes d'Or, dans un état bien singulier. Il était vêtu comme en automne, d'un long imperméable et d'un chapeau, tandis qu'à

ses pieds des bottines vernies à bout pointu luisaient à la lumière des réverbères. Oui! On n'était plus en automne, pourtant, mais bien en hiver, au beau milieu de janvier. Et dans la même lueur de ces mêmes réverbères, tout scintillait, mais surtout la neige et la glace. Edouard Ivanovitch marchait sans se presser, comme s'il n'avait aucun but particulier, sinon se promener par une calme nuit d'hiver toute kievienne, dans les rues désertes de ce qu'on nomme le « centre paisible ».

Au même moment, dans la rue Streletskaïa, une jeune femme d'une trentaine d'années se hâtait vers l'angle du boulevard, d'un pas nerveux. Elle portait quant à elle une longue mais légère pelisse de renard que lui avait offerte deux ans plus tôt, au moment des soldes d'été, un amant oublié depuis. Sous la douce lumière de la lune, sa chevelure dorée brillait d'un éclat délicat, à peine perceptible. Son nez fin et régulier était un peu rougi par le premier gel, à moins que ce ne fût par un début de rhume. Nous préférons cependant nous en tenir à la première cause. Les jolies femmes n'ont jamais de rhume.

Elle s'arrêta un instant devant l'ambassade de Norvège, pour déchiffrer l'écriteau indiquant les heures de dépôt des papiers nécessaires à l'obtention d'un visa. Pourtant elle n'avait nul besoin d'un visa norvégien. Elle était simplement de ces personnes rêveuses qui aiment à lire les noms des rues, des magasins, des cafés et des restaurants, mais qui s'attardent davantage encore devant les affichettes manuscrites du type « Recherche chat perdu ».

Comme elle reprenait son chemin, un homme d'une quarantaine d'années, à l'allure jeune et au physique robuste, portant anorak bleu, jean et baskets marron, traversa la rue Streletskaïa à hauteur de l'hôtel Radisson. Son regard fixait la rue avec l'indifférence d'une caméra web. Même l'homme qui marchait à sa rencontre, en

chapeau et imperméable, ne semblait éveiller aucun intérêt chez lui. Quand la femme aux cheveux d'or déboucha de derrière le Hummer garé au coin, l'homme au chapeau s'immobilisa. Dans sa main brillait un couteau.

La femme, alertée par l'éclat de la lame, s'arrêta à deux pas de lui et étouffa un cri. L'inconnu à l'anorak bondit en avant: un instant encore, lui semblait-il, et il ne pourrait pas sauver la dame au manteau de fourrure, visiblement morte d'effroi. Paralysée, le dos plaqué au mur, celle-ci n'eut même pas le temps de comprendre ce qui s'était passé: déjà l'homme à l'anorak l'empoignait par la main et l'entraînait derrière lui. Tournant la tête, elle aperçut seulement un corps étendu, inerte, sur le trottoir enneigé entre l'énorme véhicule et la paroi du bistro, et à côté de lui le couteau, qui à présent ne brillait plus. L'autre homme cependant dévalait la chaussée, en direction de la rue Ivan Franko. Il courait, tirant la femme derrière lui. Il serrait solidement sa main dans la sienne, regardant sans cesse en arrière et la pressant du regard, tandis que ses lèvres muettes formaient le mot: « Allez! » Les hauts talons de ses bottes italiennes la gênaient pour courir. Son manteau déboutonné flottait au vent tel le drapeau de quelque mystérieux pays de l'hiver, tandis que ses yeux reflétaient, comme figé, gelé, un immense étonnement.

3

Aéroport de Borispol. Un matin.

Il se rencontre des gens qui semblent toujours de bonne humeur. Prenons par exemple le maître-chien Dmitri Kovalenko, employé des douanes: il inspectait avec son berger Chamil les rangées de bagages enregistrés, tout en fredonnant une chanson parfaitement

inadaptée à cet instant de la journée, la chanson des deux écolières de la télévision : « Tu ne nous rattraperas pas ! » Chamil reniflait les valises et les sacs depuis quatre heures du matin. Au début ses yeux brûlaient de zèle et d'excitation, mais après trois heures de travail, l'excitation était retombée. Chamil attendait tout bonnement la fin de sa journée de quadrupède. Ce matin-là, comme par un fait exprès, les passagers aériens se révélaient étonnamment respectueux de la loi. Aucune trace d'odeur de drogue dans leurs bagages. Or le chien avait grande envie de faire plaisir à son maître qui, à voir son regard, ne semblait pas connaître le sens du mot « excitation ». Comme il aurait aimé le voir cesser de bâiller !

Mais le maître, en cette matinée, bâillait bien franchement, et ce n'était pas d'ennui. Il n'avait pas eu son content de sommeil la nuit passée. Il était parti au travail alors qu'il se levait seulement de table, après des heures à banqueter. Sa sœur cadette Nadka venait d'avoir vingt-cinq ans, et ils avaient fêté sans retenue l'événement jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Une vingtaine de personnes étaient là, tous parents ou bons amis. Ils avaient bu, mangé, joué au karaoké. C'était d'ailleurs à cause du karaoké qu'il ne parvenait plus à se débarrasser de cette fichue rengaine – « Tu ne nous rattraperas pas ! ». « Mais à quoi servez-vous, nom d'un chien ? ! » se demandait Dima, furieux contre les deux gamines, sans parvenir pour autant à chasser leur ritournelle de sa tête.

Chamil, quant à lui, la truffe humide, continuait de humer les odeurs qui se dégageaient des sacs et des valises, quand soudain une fragrance tout à fait neuve et insolite attira son attention.

Ce curieux parfum émanait d'une petite valise de plastique noir à roulettes. Celle-ci était flambant neuve, et ce détail participait également de l'odeur, cependant il y avait autre chose encore, qui inspirait comme un étrange

et pesant sentiment de joie mauvaise. Et Chamil au lieu de se mettre à aboyer avec ardeur, comme d'habitude en pareil cas, se retourna, l'œil perplexe, vers son maître, lequel avait fait halte, lui aussi, mais pour regarder à l'autre bout de la salle des bagages, là où devant le portail ouvert, près du chariot électrique croulant déjà sous les malles, se tenaient les deux bagagistes, Boria et Génia, vêtus de combinaisons vertes. Immobiles, ils bavardaient tranquillement.

Boria, qui arborait de somptueuses moustaches lui descendant jusqu'au bas du menton, lança un coup d'œil en direction du chien et de son maître, figé sur place. Et il se tut pour mieux observer. Son collègue, Génia, lui aussi tourna la tête.

– Il a repéré quelque chose, on dirait! s'exclama Génia.

– Merde! soupira Boris en hochant tristement la tête. Une mallette comme ça, et on pourrait se tourner les pouces jusqu'à la fin de nos jours!

Ils jetèrent chacun leur mégot par terre, et l'écrasèrent sous leurs grosses bottines noires, conformément aux règles de sécurité anti-incendie. Puis ils s'approchèrent de Dima.

– Alors quoi? demanda Boria, le moustachu, au maître-chien. Tu vas encore refiler la prise à tes connards de chefs, pour qu'ils puissent changer leur BMW contre une Lexus?

Les deux hommes fixaient Dima d'un lourd regard interrogateur. Tous deux étaient solides, bien bâtis, et accusaient la cinquantaine.

– Et qu'est-ce que je peux faire d'autre? répondit Dima avec un haussement d'épaules.

– Le clebs va pas cafter, dit Boria avec bon sens, et nous, nous pouvons l'aider à quitter la zone de sécurité, ajouta-t-il en désignant la valise d'un signe de tête.

– Et avec ça, nous éviterons la taule à son proprio, renchérit son compagnon. C’est aussi une bonne action !

Dima se sentit inquiet. Après cette nuit blanche, son corps lui pesait. Et par-dessus le marché, il avait à présent du vague à l’âme. Sans compter la chansonnette des filles de la télé, qui continuait à lui titiller la langue.

– Eh bien ? insista le moustachu, espérant une réponse claire.

Dima, soudain décidé à se débarrasser de tous ses problèmes d’un coup, eut un geste résolu de la main pour marquer qu’il laissait tomber l’affaire.

Boria hocha la tête, tira une craie de la poche de sa combinaison et dessina une marque sur la valise.

Chamil sentit que quelque chose clochait et leva la tête vers son maître.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ? Allez, on dégage ! ordonna Dima d’un ton agacé. Ton job, c’est de renifler, pas de me zyeuter !

Mais Chamil ne comprenait pas pourquoi son patron n’extrayait pas la valise de la rangée. D’habitude, en pareil cas, il tirait son talkie-walkie de sa poche, prononçait quelques mots dans le micro, qui n’entraient pas dans la catégorie des ordres donnés aux chiens et que Chamil, par conséquent, n’entendait pas. Mais ce qu’il disait devait aussi être une sorte de commandement, car quelques minutes plus tard, plusieurs individus accouraient, dont l’un, au moyen d’un scanner, lisait le code-barres immatriculant le bagage tandis que les autres soulevaient prestement la valise et l’emportaient.

– Eh bien quoi, t’as pas pigé ? ! s’écria Dima à l’adresse de Chamil. Au boulot !

Et Chamil, cette fois-ci, comprit qu’il devait aller remuer son nez plus loin. Il renifla une paire de sacoches, une valise marron, une caisse enveloppée d’un film de polyéthylène. Il y décela une odeur de mauvais saucisson

sec, de tabac et de lard. La faim le prit soudain, et un filet de bave lui déborda les babines pour pendre jusqu'au sol. Il s'arrêta, et tourna le regard vers son maître.

– Tu as encore trouvé quelque chose? s'exclama Dima, effrayé, et lui aussi tourna la tête, pour regarder les deux manutentionnaires qui rejoignaient le chariot électrique garé près du portail ouvert. Ah! quel emmerdeur!

– Couché! ordonna-t-il à son chien.

Il sortit une cigarette et s'en fut cloper dehors.

4

Région de Kiev. District de Makarov. Village de Lipovka.

La tempête avait soufflé toute la nuit, pour ne s'apaiser que vers cinq heures du matin, laissant un manteau de neige fraîche par-dessus celui de la veille.

Sortie en courant, Irina se hâta de gagner la route, nouant en chemin son fichu gris en angora.

Elle s'arrêta sur le bas-côté, scrutant les ténèbres. Elle s'attendait à voir surgir de l'ombre, tels deux jaunes d'œufs brillants, les phares du minibus.

Elle resta cinq bonnes minutes, les yeux rivés à la route. Le froid lui picotait les joues et le nez de ses aiguilles.

Irina sentait l'anxiété monter. Elle ne pouvait se permettre d'arriver en retard. La directrice était sévère. Elle lui dirait: «Inutile de revenir!» Et que deviendrait-elle alors? Où trouverait-elle de l'argent?

Enfin, la lueur orange de deux phares de voiture vint la distraire de ses appréhensions. Elle fit un pas en avant, et s'aventura sur la route, fouillant la nuit du regard. Les phares n'étaient pas comme d'habitude, elle ne les reconnaissait pas.

«Un autre minibus?» se demanda-t-elle, et à tout hasard, elle leva la main. Une Mazda rouge freina devant